

## La peur de la nature selon François Terrasson

Terrasson François (1991), *La Peur de la nature*. Paris : Sang de la terre

Monsieur Philippe Pinchemel

---

### Citer ce document / Cite this document :

Pinchemel Philippe. La peur de la nature selon François Terrasson. In: Espace géographique, tome 21, n°1, 1992. pp. 89-90;

[https://www.persee.fr/doc/spgeo\\_0046-2497\\_1992\\_num\\_21\\_1\\_3045](https://www.persee.fr/doc/spgeo_0046-2497_1992_num_21_1_3045)

---

Fichier pdf généré le 03/01/2019

## La peur de la nature selon François Terrasson

Dans la crue actuelle des ouvrages apparentés de près ou de loin à l'écologie ou à l'écologisme, en voici un dont la lecture ne laisse pas indifférent (1).

Court, alertement rédigé dans un style parlé volontiers provocateur, agrémenté de dessins et de «belles» photos en couleur, il a pour auteur un authentique naturaliste, maître de conférences au Muséum national d'histoire naturelle; François Terrasson a beaucoup voyagé, remembré, planifié, aménagé.

Une thèse structure la totalité du livre: «la nature est ce qui ne dépend pas de notre volonté» (p. 21), ce qui n'est pas humain (p. 60). L'auteur développe son propos dans deux directions:

1. La relation des hommes à la nature combine «l'attraction et la peur, ingrédients du sacré», raisons de la sacralisation de la nature dans la plupart des sociétés. Nos comportements traduisent ce que nous pensons de la nature, la façon dont nous nous la représentons. Pour F. Terrasson, nous en avons peur. N'est-ce pas la peur qui domine ceux qui passent une nuit en forêt? Cette peur vient de ce que «la nature nous met face à nous-mêmes, à notre inconscient, pourvoyeur de rêves et de fantasmes». Et le naturaliste de se faire psychanalyste: «la main de la nature... ouvre les vannes de l'inconscient». «L'inconscient et son contenu a ainsi le statut de la Nature... L'humanité identifie une nature à l'intérieur de l'homme, qu'elle traite de la même façon que la Nature extérieure». Et l'auteur d'entraîner le lecteur à travers la magie, les symboles, les sorcières, les ruines, les dragons, les beaux chevaliers des contes et légendes. Forêts exubérantes ou élans du cœur, même identité! Laisser parler la nature, laisser passer les pulsions et notre perception de la réalité sera toute différente de celle que créerait une attitude de répression émotive.

2. Toute application de la volonté humaine au monde de la nature le supprime *ipso facto*. Le «résumé» de la page 139 ne

laisse aucun doute sur la thèse: «ce qui est reconnu comme nature par la sensibilité est de l'ordre du spontané, de la non-intervention, la protection est interventionniste, tout le contraire du spontané. Donc la protection tue la nature, en ce sens qu'elle élimine l'ambiance de non volontaire, essence du concept de nature». De là l'auteur entreprend une virulente critique de tout ce qui est intervention, protection de la nature, de toute ce qui relève des idées de «domination, de maîtrise, de transformation, de lutte et de combat, dès qu'il s'agit des éléments du milieu naturel». Tout y passe: les réserves «naturelles», parcs et jardins, lieux «d'apartheid de la nature»; le remembrement, «machine à introduire un changement culturel contre-nature»; les sentiers écologiques «où tout est programmé pour qu'il n'y ait jamais le contact réel qui ferait sans doute peur».

Que propose donc F. Terrasson? «Peut-être bien qu'on ne peut pas décider de protéger la nature, mais seulement créer des conditions générales à partir desquelles elle se trouvera automatiquement protégée» (p. 150); «une gestion écologique de tout le territoire [...] dans un modèle global d'aménagement». Il va plus loin, fidèle à sa logique lorsqu'il associe la gestion des écosystèmes à la gestion des émotions: «Les systèmes naturels ne peuvent être préservés que par des gens dont le management émotionnel suit la voie du libre passage de l'énergie plutôt que celle de la contrainte». Et d'aboutir à de redoutables petites phrases: «ne pas intervenir, laissez faire, être spontané, ne pas penser. En deux mots: être naturel» (p. 161).

Nous nous limiterons à deux séries de réflexions:

1. La «Nature» de F. Terrasson demeure une notion vague; elle n'est pas définie dans la diversité de ses composants, la complexité de son organisation et son fonctionnement. Les lieux de nature privilégiés de l'auteur ne sont pas ceux des vastes horizons dégagés, les milieux que les hommes peuvent s'approprier en les dominant visuellement, en admirant leur beauté et leur grandeur. Les milieux terrassoniens sont les forêts, les arbres, les fourrés, les friches sauvages, les enfers verts et la forêt tropicale, les vasières, les marécages, tous les «aspects de la nature les moins acceptés». L'auteur s'attarde sur les ruines: «l'endroit où la nature reconquiert un lieu de civilisation humaine. Une puissance étrangère, faite de mousses, de ronces, d'orties, de lézards et de limaces s'infiltrer, s'installe, triomphe là où l'homme avait dressé le symbole de sa puissance...». Texte étonnant et combien révélateur!

(1) TERRASSON François (1991), *La Peur de la nature*. Paris: Sang de la terre, 192 p.

2. Pour F. Terrasson, l'alternative est simple: agresser la nature ou collaborer avec elle mais sans l'artificialiser, sans la dénaturer. Est-ce possible? Les sociétés humaines auraient-elles pu peupler la Terre, se multiplier, se développer, tirer de la «Nature» les ressources nécessaires sans la transformer? L'alternative n'est pas seulement entre détruire ou se soumettre mais entre différents degrés, différentes formes d'humanisation. Toute l'ambiguïté, tous les ressorts cachés(?) de la pensée de F. Terrasson sont exposés dès les premières pages lorsque l'on lit: «La Terre n'est pas la planète des hommes». Tout était parfait jusqu'à ce que: «La paresse, moteur du progrès, nous fit inventer la domestication des animaux et l'agriculture». Pour déboucher sur une présentation caricaturale de l'œuvre millénaire de défrichement: «À force de cultiver la steppe, on atteignit la forêt? C'était gênant. Qu'à cela ne tienne, on la supprimerait!»

**Philippe PINCHEMEL**, *Université de Paris I*

## Biogéographie des montagnes

---

G. Rougerie nous offre une biogéographie des montagnes dans un livre commode, bien écrit, à la typographie agréable, avec ce qu'il faut d'illustrations, bien choisies (1). Donc un ouvrage plaisant et maniable. Le plan en est classique: enveloppes climatique et pédologique des montagnes, avec ce qui en fait la spécificité; les relations entre les peuplements végétaux et animaux et le fait montagnard, suivi d'un développement sur le rôle des glaciations quaternaires, qui ont déplacé et parfois gommé les biocénoses. Le nécessaire chapitre sur l'étagement avec la non moins habituelle discussion sur ce qui rapproche et ce qui distingue zonation latitudinale et étagement. On passe ensuite aux contraintes de la montagne, aux différents étages et aux adaptations du vivant en se référant à la nomenclature des étages alpestres. Le livre se termine par les grandes caractéristiques biogéographiques des principales montagnes du Monde, des régions intertropicales aux hautes latitudes avec, pour clore, les Andes qui s'étendent sur presque toutes les latitudes. L'information est sûre, les explications dégagées de tout jargon et lorsqu'un terme non usuel est mentionné, il est expliqué, ce qui est appréciable.

Cependant, parfois, on aimerait des développements plus explicatifs et que des oublis soient comblés. Dans l'étagement,

---

(1) ROUGERIE G. (1990). *Les Montagnes dans la biosphère*. Paris: Armand Colin, 221 p.

il paraît essentiel d'expliquer le pourquoi des discontinuités, comment jouent les différents seuils. On sait aussi que ce ne sont pas les mêmes seuils qui expliquent les discontinuités, dans une même montagne mais aussi entre les montagnes, des zones tropicales aux latitudes moyennes ou hautes. En se limitant, au sens strict, à la biogéographie, G. Rougerie fait trop souvent l'impasse sur ce qui est l'une des spécificités des montagnes: l'importance des phénomènes gravitaires, de la torrencialité aux couloirs d'avalanches, des éboulements aux éboulis et mouvements de masse qui créent des milieux spécifiques, brouillant l'étagement à grande échelle. Il signale, ça et là, les actions anthropiques sans en analyser suffisamment, me semble-t-il, les effets, non seulement dans l'abaissement de la limite supérieure de la forêt mais aussi dans l'extension des pelouses et pâtures qui, souvent, sont d'anciennes régions boisées. Des discussions auraient été utiles en plusieurs points, ne serait-ce que pour signaler qu'il y a des problèmes posés, qui ne sont pas toujours résolus d'ailleurs. Enfin, se référer aux étages définis dans la montagne alpine pour prendre en compte les contraintes et les adaptations est une commodité, qui facilite les références. Cet usage des étages des latitudes moyennes qu'emploient, à travers le Monde, les botanistes, paraît abusif.

Cependant l'esprit chagrin qui relèverait ces lacunes devrait avoir une lecture bien critique de l'ouvrage, d'un ouvrage dont la lecture est facilitée par la clarté de l'expression. La lisibilité n'exclut pas ici la densité du texte.

**Olivier DOLLFUS**, *Université de Paris VII*

## Sur le monde rural

---

Méfiance dès la couverture! (2) Un géographe qui écrit dans une collection se disant de sociologie emploie «rural» dans le titre et «campagnes» en sous-titre, parlant enfin de «renaissance». Et que dit donc cette grappe d'une dizaine de cubes qui l'agrémentent, lisible comme une gravure d'Escher, dans n'importe quel sens ou presque? On connaît les modes de lecture de ces représentations cinétiques, qui vibrent sur la rétine: en masquer une partie pour décrypter le reste, perdre un peu pour avoir l'essentiel, changer les angles de vue, passer de la partie au tout et du tout à la partie, avec autant de portes d'entrée et de sortie sur l'ensemble. Bref, tout ce qu'il faut d'errements pour rentrer dans un livre où l'on veut, laissant à

---

(2) KAYSER B. (1990). *La Renaissance rurale. Sociologie des campagnes du monde occidental*. Paris: Armand Colin, 320 p.